

Le parcours d'un prisonnier de guerre, Marius Chevry, sous la Seconde Guerre mondiale

Marius Olivier Chevry est né le 9 janvier 1912 au sein du ménage Cyrille Chevry et Julie Augustine Nolin, dite Georgina, exerçant la profession de vigneron à Cuchery. Ce benjamin, plus choyé que ses frères et sœurs, a suivi la même voie que ses parents, complétant ses revenus par des journées de travail ici et là chez les agriculteurs ou d'autres vignerons du village.

En 1932, le service militaire l'appelle, incorporé à Verdun dans le 150^e régiment d'infanterie. Son livret militaire ne mentionne à son arrivée au corps que sa parfaite acuité visuelle, sa capacité à lire et écrire alors que, selon sa famille, il savait bien tirer au fusil. En novembre 1936, il sera rappelé pour une période d'exercices.



© Collection particulière

Marius , 2^e debout à partir de la gauche, à la caserne de Verdun



© Collection particulière

Le jour de son mariage

Revenu du service, Marius retrouve sa promise, Mariette Prame de Champlat-et-Boujacourt, et l'épouse en 1935. En mars 1936, le jeune couple vit quelque temps chez le père Cyrille, rue de la Gayette, puis va s'installer rue du Lavoir. Au moment de l'arrivée au pouvoir du Front populaire, on aperçoit Marius qui a tourné le dos à son passé d'enfant de chœur, participant aux tapageuses manifestations locales de gauche ou à la fête de la terre à Champlat, faufile et marteau incrustés sur l'anneau de son foulard. Le jour de la fête nationale, c'est dans son uniforme de pompier qu'il défile.

En 1939, avec l'entrée en guerre de la France contre l'Allemagne, Marius est rappelé sous les drapeaux et va servir dans le 332^e régiment d'infanterie. Le 3 septembre 1939, il est en poste à Haudainville dans la Meuse, ordonnance de lieutenant. Du 9 septembre au 11 juin 1940, il traverse plusieurs localités de la Lorraine telles que Giraumont, Moloncourt-la-Montagne, Elzange, pour atteindre Koenigsmacker appartenant à la ligne Maginot.



Pendant la drôle de guerre

Devant la mitrailleuse, Marius (debout 2^e à gauche, sans fusil, mais il avait un revolver) et ses camarades



© Collection particulière

Marius, 1^{er} à partir de la gauche

Durant la « drôle de guerre », Mariette reçoit des allocations de l'Etat. Son époux, venu la voir en permission à Cuchery, du 22 février au 8 mars 1940, est repassé par Epernay le 12 juin, lors de sa fuite en direction du sud, enfourchant un vélo volé. Mariette se trouve alors sur le chemin de l'exode du côté de Sens. Marius est arrêté à Laignes en Côte-d'or, le 18 juin 1940, maintenu dans un camp dont il sort le 25 juin. Il effectue ensuite son entrée à Troyes, le 29 juin, dans le Fronstalag 124, au camp des Tanks, route 55. Des lettres sont alors envoyées par la poste, les 20, 25, 26 et 27 juillet 1940, avant qu'il ne quitte Troyes, le 5 août. Son épouse, qui s'est déplacée apparemment pour obtenir des nouvelles sur place, obtient un ausweis afin de revenir à Cuchery, passant la Marne en barque car le pont de Port-à-Binson venait de sauter quelques semaines avant.



L'ausweiss de Mariette

© Collection particulière

Nous retrouvons Marius en Basse-Autriche le 14 septembre 1940, au stalag XVII B de Gneixendorf. D'après ses souvenirs, il a été conduit sans tarder en Haute-Autriche, au stalag 398 de Pussing, dont la garde et l'entretien étaient assurés par la Wehrmacht, dépendant au départ du stalag XVII B. Par chance, il a été détaché dans un bauernkommando, à Neustadt an der Donau, matricule 49226, et va y rester, beaucoup mieux traité que dans les camps où il était passé. Nous sommes à 35 km de Mauthausen, mais Marius prétend que dans la région on ignorait l'existence du camp de concentration et ses annexes. En fait, le bauernkommando a vécu dans une autonomie telle que ses prisonniers ont pu ignorer que le stalag 398 était devenu indépendant en 1943. Seul un vieux sodat, arrivant en vélo le dimanche, était chargé de vérifier qu'aucun prisonnier ne s'était échappé.



< Vue aérienne de
Neustadt an der Danau. Autriche.

Nous sommes, en 1940, dans une région de petites ou moyennes exploitations familiales, produisant des plantes fourragères, pommes de terre, céréales, fruits ...et pratiquant l'élevage.

© Collection particulière

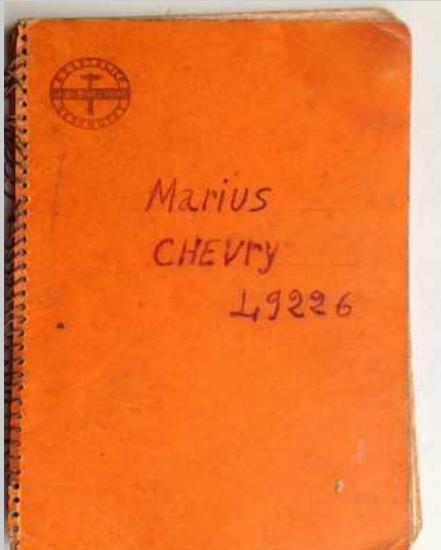
Jos Pils, bourgmestre aisé de Neustadt an der Donau, charcutier, possédant l'auberge-café du village, régente le placement des prisonniers du commando. Rosa, sa jeune bonne, a effectué régulièrement des charrois de porcs aux côtés de Marius. Celui-ci a travaillé dans plusieurs familles, chez Weign Pils en 1940, puis en 1941, chez Olylane Pils, Josephe Olza, Schundfer, Büdof (orthographe approximative pour tous ces noms ou prénoms (1)). On ne sait comment Marius a réussi à se vêtir quand l'hiver 1940-1941 est arrivé. Ses patrons ont dû apprécier ce travailleur en pleine force de l'âge, sachant cultiver la terre, approcher les animaux et conduire le taureau aux labours.

Les jours de travail, les prisonniers prennent généralement leurs repas dans les familles qui les emploient. Sur la place du bourg, est installé le baraquement dans lequel le commando rentre dormir et fait sa popote le dimanche. Afin d'améliorer l'ordinaire, on y cuisine des poules, capturées en braconnant, et des escargots ou des champignons, au grand étonnement de la population qui découvre cette nourriture. Jos Pils verse aux prisonniers des rasades d'un alcool improbable, à base de pommes, qu'il leur réserve à défaut de pouvoir le proposer ailleurs. Marius ne souffre pas vraiment de la faim, mais plutôt de la monotonie de la nourriture. Dans les courriers adressés à son épouse, il demande même, à la fin de sa captivité, de ne plus lui envoyer de victuailles. Régulièrement des colis lui ont été expédiés, presqu'une soixantaine, de son épouse, des comités et des Américains, entre le 25 novembre 1940 et le 23 juillet 1944. Dans la chambre du poste du commando, Marius fait état de boîtes de sardines, de bœuf, de pâté, des tablettes de chocolat, et dans sa valise en 1944, d'une réserve de paquets de tabac et de cigarettes.



L'auberge de Jos Pils au centre de Neustadt an der Danau © Collection particulière

(1) Marius a appris à parler l'allemand courant en captivité, mais ne l'écrit pas.



Le carnet de Marius durant sa captivité © C Chevry

Les camarades du Kommando

Albert Lafond, Max Leboucher, Maurice Blossier, Eugène Fourneyron, Pierre Samson, Marcel Girardet, Maurice Boutier, Félix Courtois, Albert Barré, Raoul Gumier, Marcel Pinçon, Roger Richard, André Augay, Claude Soarin, Albert Robert, Albert Périon (?). Tous sont de nationalité française, résidant en France.



1

2



1 : Marius à Neustadt an der Donau

© Collection particulière

2 et 3 Marius au milieu de ses camarades du kommando devant son baraquement

© Collection particulière

Les photographies prises dans le kommando sont vérifiées par le service de censure du stalag XVII B. Pour certaines, le lieu du tirage est noté : Melk an der Donau. Leur auteur n'est pas cité.

3

Les archives et témoignages de Marius évoquent à peine les moments de loisir. Un peu de sport apparemment, la natation en particulier, puisqu'il se souvient avoir appris à nager dans le Danube. De retour au baraquement, on fume, on discute autour d'un verre, commentant sans doute les rares informations sur le déroulement de la guerre fournies subrepticement par la population. On s'interroge à voix basse sur la provenance de ce tas de montres et bijoux qui se vendent clandestinement à Neustadt. On doit chanter aussi, Marius a recopié dans son carnet la chanson de Jean Sirjo, *Si les enfants savaient*. A partir de juin 1944, l'espoir de revoir la France et la famille se renforce.



1, 2 et 3 : Le quart gravé par Marius Chevry pendant sa captivité

© C Chevry

Et pendant ce temps là, on attend à Cuchery ...

Pendant les longues années de séparation, Mariette va aux vignes, fait son ménage, se distrait comme elle peut, se plongeant par exemple dans la lecture. Munie de son appareil, on la rencontre en train de prendre ici et là des photographies. Elle tricote des gants en laine glissés dans les colis envoyés à son époux. Colis étouffés grâce à l'aide qu'elle reçoit ; la commune et les habitants n'ont pas laissé tomber les prisonniers. En 1944, à la Libération, Mariette, plus motivée que jamais, prépare avec d'autres femmes du village l'accueil des Américains.



1 L'hiver 1942 est tellement rude qu'il a fallu dégager d'énormes congères pour accéder au cimetière. Sur le cliché, Mariette (au centre), pelle en main est encadrée de Marguerite et Maurice.

3

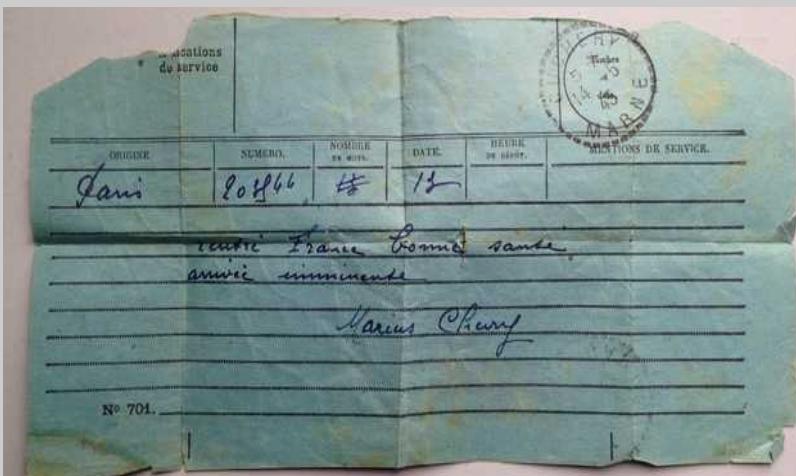
© Collection particulière

3 Mariette, rue du Lavoir, menant un cheval qui, échappant à la réquisition, lui a été prêté par son beau-frère.

2 Mariette court à Oeuilly photographier une forteresse volante américaine qui est tombée (elle porte un gilet sombre, encadrée de ses deux amies).

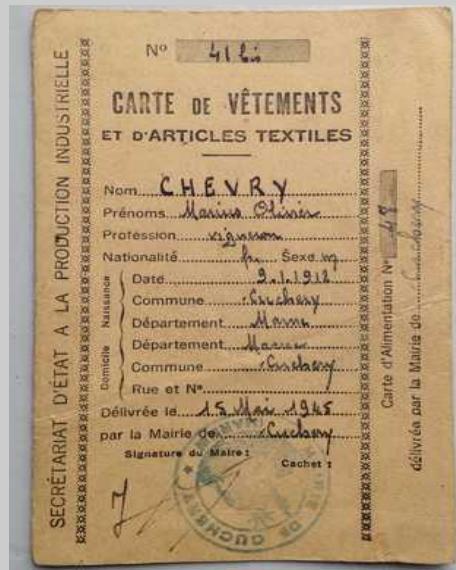
Le bout du tunnel dans le kommando ...

Du 21 décembre 1944 au 8 février 1945, Marius est hospitalisé, probablement à l'hôpital du stalag, pour soigner une diphtérie, et, du 16 au 21 février 1945, pour une intervention chirurgicale (ablation d'un naevus). Revenu à son kommando, il entame une semaine sans travail du 5 au 12 mars 1945, puis enchaîne deux mois de travaux légers. A cette époque, les bombardements alliés sur les infrastructures de la région ont dû l'alerter plus d'une fois. Les Russes ont libéré les prisonniers qui dépendaient du stalag de Pussing au début de mai 1945, du moins pour une partie d'entre eux. Après un transfert supposé (2) en camion américain de Braunau am Inn vers l'aéroport de Pocking en Allemagne, Marius est revenu en France en gros porteur, atterrissant au Bourget le 12 mai. Le 13 mai 1945, il envoie de Paris un télégramme pour prévenir sa femme de son retour imminent.



Le télégramme du 13 mai 1945

© Collection particulière



La carte de vêtements

© Collection particulière

Le 15 mai 1945, Marius se voit délivrer par la mairie de Cuchery une carte de vêtements et chaussures. En 1947, des bons pour une veste et un pantalon lui sont attribués.

Au retour à Cuchery, Marius s'installe dans la maison du père Cyrille décédé pendant la guerre. Il reprend son métier, se réhabitue à la vie de couple avec Mariette qui lui donne deux enfants. Au sein du cocon familial, on a entendu le récit de sa captivité qu'il a livré quand on le questionnait, avec sûrement des oubli sélectifs ou des altérations. Il ne s'est pas investi dans la vie politique, municipale ou autre. Au dire de ses descendants, vers 1970, il ne payait plus sa cotisation auprès de l'association d'anciens prisonniers dont il était adhérent depuis la sortie de la guerre. Après son décès, le 2 décembre 1975, la palme de l'Association des combattants prisonniers de guerre est apposée sur sa tombe au cimetière de Cuchery.

(2) Non précisé dans les archives de Marius Chevry. Les prisonniers de guerre français libérés par les Russes ont pu entreprendre un long périple, par « le curieux itinéraire : Prusse Orientale-Odessa-Marseille ». Ceux qui réussissaient à y échapper et se mettant sous la protection des Américains ont pu retourner plus rapidement en France.



© C Chevry

< Palme de l'Association des combattants prisonniers de guerre sur la tombe de Marius Chevry

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Archives privées de la famille de M. Marius Chevry aimablement mises à disposition.

Témoignages oraux recueillis auprès de M.Marius Chevry, sa famille et d'autres habitants de Cuchery, dans les années 1970 et 2000.

A.Albitrecci, *La situation agricole de l'Autriche*, dans Annales de géographie. Année 1936. pp. 529-534.

Jean-Louis Moret-Bailly, *Les kommandos du stalag XVII B*, dans : Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale, 10e Année, N° 37, Sur la captivité de guerre (Janvier 1960), Presses Universitaires de France. pp. 30-52.

François Cochet, *Soldats sans armes : la captivité de guerre, une approche culturelle*, Bruxelles, LGDJ, 1998.

Yves Durand, *La Captivité : histoire des prisonniers de guerre français, 1939-1945*, Paris, FNCPG-CATM, 1982.

Christophe Lewin, *Le retour des prisonniers de guerre français*, Editions de la Sorbonne. Paris, 1986.